

Fiche de présentation

1. La guerre de Corée, 1950 – 1953
2. Commandant Eric LECLERCQ, Armée de l'air
3. 15 mars 2000
4. Division D
5. Mémoire de stratégie
6. Ce mémoire vise à mettre en évidence les différents aspects stratégiques liés aux engagements en coalition dans le cadre de la Charte de l'Organisation des Nations Unies. L'analyse des différents caractères particuliers des opérations de Corée montre les difficultés, parfois encore rémanentes, que les grands acteurs occidentaux de ce conflit ont rencontré, pour mener à terme ce premier engagement d'une coalition sous la bannière des Nations Unies.
7. Corée ; Nations Unies ; Guerre limitée ; Coalition ; Truman ; Mao ; Mac Arthur

Sommaire

Chapitre 1 : Les origines de la première intervention de l'ONU

1. La Corée, enjeu de convoitises.....p.1
2. L'héritage de la victoirep.2
3. Les stratégies d'expansion et du *containment*.....p.4

Chapitre 2 : Un conflit limité au cœur de la guerre froide

1. La recherche de légitimité.....p.9
2. Le choix de la guerre limitée.....p.11
3. Les contraintes du contrôle politique sur les opérations militaires...p.15

Chapitre 3 : Les stratégies communistes en Corée

1. Influence stratégique des soviétiques.....p.19
2. Influence de la stratégie chinoise.....p.21

Chapitre 4 : L'application de la stratégie de l'ONU

1. Opérations terrestres.....p.26
2. Opérations maritimes.....p.29
3. Opérations aériennes.....p.32

LES ORIGINES DE LA PREMIERE INTERVENTION DE L'ONU

1. LA COREE, ENJEU DE CONVOITISES

1.1. L'ère de la Chine

Les forces qui s'affrontaient en 1950 en Corée étaient nées de la proximité malchanceuse de trois grandes puissances : Chine, Russie et Japon. Les ambitions chroniques de chacun de ces voisins firent de la Corée un champ de bataille durant des siècles. Parfois présentée comme "une dague pointée vers le cœur du Japon", la Corée devint paradoxalement le principal point d'appui du Japon dans ses aventures vers l'Asie continentale. Pour la Chine et, plus tard, la Russie, la Corée était une porte qui pouvait, une fois verrouillée, arrêter les envahisseurs, et également s'ouvrir si l'opportunité d'une quelconque expansion se présentait. Les ports coréens, libre des glaces, sur la mer du Japon étaient particulièrement convoités par les Russes.

Cependant, ce n'est que sous le contrôle de son plus puissant voisin, la Chine, que la Corée a presque atteint une indépendance réelle. En effet, la Chine entra en scène en Corée plusieurs siècles avant notre ère. Vers le VII^{ème} siècle, la pensée chinoise imprégnait les esprits coréens autant que leurs coutumes, et avait transformé le pays en un satellite virtuel. A la fin de ce siècle, une dynastie contrôlée par la Chine avait réussi l'unification de la Corée au détriment du Japon, dont les troupes d'invasion furent sévèrement battues en 663 dans le sud de la péninsule. Le Japon se retira de Corée pour presque mille ans. Comme la Chine, la Corée eut à subir les invasions des hordes mongoles au XIII^{ème} siècle. Cent ans de déferlements successifs ravagèrent le pays. Illustrant l'intérêt stratégique de la péninsule, Koubilaï Khan en fit la base de départ des deux assauts sans succès qu'il lança contre le Japon. Après la dissipation du pouvoir mongol, au milieu du XIV^{ème} siècle, la Corée retrouva faste et équilibre à l'ombre d'une Chine renaissante.

1.2. La domination japonaise

Les Japonais entreprirent une expédition de conquête en 1592, les samourais, conduits par le brillant Hidegoshi, ravagèrent le pays pendant sept années. Aidés par la Chine, les Coréens expulsèrent les Japonais qui emmenèrent avec eux l'élite de la société coréenne. Pendant les siècles

qui suivirent, la Corée ne maintint que des liens limités avec la Chine, et refusa tout échange avec le reste du monde. Les tentatives des missionnaires français ou des marins hollandais furent toutes vouées à l'échec. Le XIX^{ème} siècle concentra autour de la Corée les ambitions expansionnistes de la Russie, de la Chine et du Japon. Ce dernier l'emporta sur les deux autres au cours d'intenses mais courtes batailles. Dans le conflit sino-japonais de 1894-95, les Japonais utilisèrent les techniques de guerre occidentales (des cadres français avaient cédé leur place en 1870, après la défaite de Sedan, à des conseillers allemands qui instruisaient les forces japonaises) pour vaincre un ennemi plus nombreux mais trop lié aux traditions tactiques ancestrales.

Dix ans plus tard, le Japon surprenait le monde en battant la Russie. Ayant occupé la Corée pour combattre la Russie, le Japon y laissa ses troupes en dépit de l'opposition coréenne. Il installa un régime de pseudo-autonomie, obtint l'abdication de l'empereur de Corée, et en juillet 1907 signa un accord qui plaçait la Corée sous sa tutelle. L'annexion en 1910 ne fut plus alors qu'une simple formalité. Les Etats-Unis d'Amérique, qui avaient réussi à installer une représentation dix ans auparavant, se retirèrent après avoir négocié avec le Japon la reconnaissance de leur nouvelle suzeraineté, en échange de l'engagement de ne pas interférer avec les intérêts américains aux Philippines. Trente cinq ans d'une dictature intraitable transformèrent les infrastructures de la Corée à des fins essentiellement militaires. Ainsi le développement qu'ils imposèrent en Corée modernisa les voies de communication et les infrastructures portuaires. Le port de Pusan, par exemple, fut construit pour des raisons plus militaires que commerciales, et la voie ferrée qui courait de Pusan à la frontière de la Mandchourie avait surtout une valeur stratégique.

2. L'HERITAGE DE LA VICTOIRE DE 1945

2.1. La naissance des nationalismes

En dépit de la main de fer avec laquelle le Japon étranglait la Corée, le sentiment patriotique avait survécu. Les groupes et les mouvements révolutionnaires avaient maintenu la flamme nationaliste en défiant, chaque fois que l'occasion leur était donnée, l'autorité japonaise. Le groupe le plus virulent qui œuvrait pour libérer la Corée des lois étrangères s'était baptisé "Gouvernement Provisoire de la République de la Grande Corée". Le 1^{er} mars 1919, il avait fait paraître une déclaration d'indépendance qui engendra une vague répressive de grande ampleur. La plupart des patriotes eurent à fuir le pays et se regroupèrent à Shangaï où ils établirent, sous la direction du Syngman Rhee, le gouvernement provisoire. L'ambition de ce groupe nationaliste était d'obtenir la totale indépendance de la Corée, et de s'y établir en structure définitive de gouvernement. Au milieu des années 30, Kim Koo en devint Premier ministre, et Syngman Rhee servit en qualité de représentant officieux du

gouvernement aux Etats-Unis. Le groupe jouit alors d'une grande notoriété parmi les Coréens émigrés en Chine et aux USA, mais également au cœur de la Corée.

Un parti communiste coréen vit également le jour en 1925 et s'appuya sur les structures clandestines anti-japonaises pour se développer. Les communistes coréens étaient, bien évidemment, en contact avec le parti communiste d'URSS, au sein de la division Extrême Orient du Komintern. Il a été avancé que les Russes avaient cependant pris un engagement secret avec Tokyo afin de ne pas trop encourager les Coréens contre l'occupation japonaise. De nombreux communistes coréens trouvèrent refuge en Mandchourie, en Chine et en URSS. Dans la naissance de ces aspirations nationalistes trop longtemps contenues, il devenait inévitable que la chute de l'empire japonais ouvrirait la voie à une sévère lutte pour le pouvoir. En accueillant, et en formant un noyau de communistes coréens aux méthodes d'expansion de la révolution, l'URSS posait les jalons d'une satellisation de la péninsule, dont les ouvertures aux mers chaudes représentaient un intérêt stratégique majeur.

La politique russe s'attacha à soutenir la création d'un gouvernement indigène qui serait une réplique du système politique de l'URSS, et sujet de Moscou. Parmi les Coréens expatriés, les Russes imposèrent un leader à la tête du parti coréen : Kim Sung Chu, qui prit le surnom de Kim Il Sung, un grand et défunt résistant à l'occupation japonaise. Après avoir fui vers la Mandchourie en 1930, il conduisit un moment un groupe de bandits, et disparu en URSS entre 1941 et 1942. Il servit comme capitaine dans l'Armée Rouge, et réapparut comme leader du parti communiste coréen en 1945.

2.2. Les négociations de paix de 1945

Vers la fin de 1945, débuta à Moscou la réunion des ministres des affaires étrangères des USA, de la Grande Bretagne et de l'URSS¹. Elle aboutit à l'accord de Moscou, dont le texte, prévoyant un mandat de tutelle pouvant durer cinq années, souleva en Corée un mécontentement général très vite étouffé au Nord par l'encadrement communiste. La commission mixte chargée de préparer l'indépendance d'une Corée unie se réunit tout au long des années 1945 à 1947, et buta sur les obstacles accumulés par l'URSS, qui ne voulait consulter que les groupes politiques coréens qui n'avaient pas manifesté contre les accords de Moscou.

Le mandat initial de Mac Arthur contenait le déroulement prévu de la phase de transition, qui devait mener du désarmement des troupes japonaises à l'établissement d'une souveraineté coréenne, incarnée par un gouvernement unique. Chaque étape nécessitait d'être discutée sur place au coup par coup entre Soviétiques et Américains, afin de préparer un contrôle multinational quadripartite, puis l'auto-détermination. Les

¹ Cf annexe 1 : Extraits du texte de la conférence de Moscou

Soviétiques montraient ouvertement leur souhait de voir établir en Corée un régime ami de l'URSS, composé au moins partiellement des émigrés qu'elle avait formés. Tout, dans l'attitude des Russes, fut entrepris pour faire échouer les négociations. Des actions subversives dans le Sud pour affaiblir l'image des américains furent montées, et devant le blocage, les Américains envisagèrent même de proposer un retrait simultané des deux forces, et de laisser la Corée à son destin.

En octobre 1945, les Soviétiques claquaient la porte et informaient les Américains qu'aucune autre négociation ne serait entreprise entre militaires, jusqu'à ce que des décisions de reprendre les relations soient prises au plus haut niveau. Le 11 octobre, le détachement de liaison soviétique se retirait de Corée du Sud. Des émeutes inspirées par les communistes dans la zone sud marquèrent la fin de la première année de l'occupation américaine. Il fallut même en venir à la loi martiale pour contenir la subversion. Pendant ce temps, les Soviétiques organisaient au Nord, une armée de centaines de milliers de jeunes coréens, qu'ils entraînaient assidûment. Les négociations reprirent en mai 1947 sans changement dans l'attitude soviétique.

L'assemblée générale des Nations Unies décida d'organiser des élections au printemps 1948, mais l'URSS refusa l'accès des membres vérificateurs au Nord du 38^{ème} parallèle. Les élections désignèrent le vieux patriote Syngman Rhee comme Président de la République de Corée qui devint par la suite "Corée du Sud". Les communistes ripostèrent en décidant que le Nord devenait la République Démocratique de Corée, et nommèrent Kim Il Sung président. A la fin de 1948, les troupes de l'Armée Rouge évacuèrent le Nord, laissant derrière elles une armée bien entraînée et abondamment équipée. Les troupes américaines n'évacuèrent la République du Sud qu'en juin 1949.

3. STRATEGIES D'EXPANSION ET DE CONTAINMENT

3.1. L'endiguement des aspirations communistes

La stratégie de *containment* du président Truman qui devait « soutenir les peuples libres », visait bien entendu à encercler physiquement le communisme soviétique, et à contrarier ses aspirations expansionnistes. C'est dans cet esprit de stratégie indirecte que les Etats-Unis, qui avaient fourni à la Chine un appui non négligeable dans sa résistance à l'envahisseur japonais, entreprirent de poursuivre leur effort militaire vis à vis des troupes de Tchiang Kaï Shek. La spécificité communiste chinoise, bien que martelée dans les discours et les écrits de Mao, apparaissait aux yeux de la communauté occidentale bien secondaire devant la vassalité au pouvoir de Moscou. Certes, l'URSS fournissait l'essentiel du matériel à l'Armée populaire, mais cette armée de paysans ne devait pas, du point de vue des USA, résister aux troupes de

Tchiang Kaï Shek ; cruelle déconvenue pour le monde dit « libre » lorsque les armées nationalistes durent évacuer la Chine continentale pour se réfugier à Taïwan. Représentant à tort « la » menace communiste soviétique, la Chine populaire était donc définitivement perdue pour le dispositif de *containment*.

Les USA avaient fait du Japon et des Philippines les points forts de leurs positions en Extrême-Orient. La Corée, qui fut évacuée par les troupes américaines en 1949, ne semblait pas, du point de vue de Moscou, représenter plus que cet état croupion d'un continent acquis à l'esprit de la révolution. On peut penser que cette vision de desserrement de l'étau américain, encouragea Staline à exporter en Corée ses ambitions expansionnistes. Comment en effet, imaginer que le monde libre viendrait se battre, pour une région que l'armée américaine avait quittée un an auparavant ? C'est sur ce pari que Staline lança, au travers des ordres de marche du gouvernement de Kim Il Sung, les troupes communistes à l'assaut du sud de la péninsule.

Curieusement, et au delà de la notion nouvelle de sécurité collective établie par la charte des Nations Unies, les USA virent dans cette agression une menace directe sur le Japon et les Philippines. Conscients qu'une intervention tardive les opposerait à une Corée communiste unifiée, et donc limiterait l'adhésion et le support des nations occidentales, les Etats-Unis comprirent immédiatement que le temps serait un élément majeur dans leur approche de la crise. La stratégie choisie dans l'intervention fut donc guidée par cette première priorité : réagir vite. De la même manière, et plus globalement, l'intervention en Corée donnait le ton au renforcement général du dispositif d'endiguement du communisme. En Extrême Orient, les places clés recevaient d'imposants renforts, alors qu'en Europe se renforçait l'Alliance Atlantique, au travers de la formalisation des structures de l'OTAN.

3.2. Le partage des vainqueurs

Les divergences qui apparurent au cours de la deuxième guerre mondiale entre les politiques russes et américaines affectèrent directement la Corée. La destruction des forces de l'Axe laissa un vide de pouvoir dans de nombreuses régions du globe, et les pays tout juste libérés du joug allemand ou japonais devinrent les cibles potentielles des intérêts contradictoires des Russes et des Américains. Contrairement à l'URSS, les Etats-Unis n'attribuaient à la Corée qu'une relative importance stratégique. La Corée ne disposait ni d'une démographie importante ni de ressources naturelles à convoiter. Si, à une date future, la Corée venait à tomber aux mains d'un pouvoir rival des USA, il était reconnu que l'occupation du Japon pouvait être menacée, et que la liberté de circulation pouvait être remise en cause dans toute la zone. Mais avec une Chine en 1945 aux mains du régime de Tchiang Kaï Shek, une telle situation paraissait improbable. Les Russes, en revanche, accordaient à la

Corée leur regard traditionnel de convoitise. Comme les événements ultérieurs le montreraient, ils ne laisseraient pas une autre puissance prendre le contrôle de cet espace, qu'ils considéraient d'importance stratégique, mais tenteraient de s'y imposer.

Le Président Franklin D. Roosevelt et Josef Staline discutèrent à Yalta de l'avenir de la Corée. Roosevelt défendit l'idée d'une Corée administrée pour une période de 20 ou 30 ans par une structure multinationale composée de la Chine, de l'URSS et des USA. Staline souhaitait qu'on y ajoute la Grande Bretagne comme quatrième puissance régente. Mais aucune mention écrite n'apparut dans les décisions de Yalta. Le protocole qui serait élaboré entre Staline, Roosevelt et Churchill accordait à l'URSS des concessions en Extrême-Orient, à la condition que les Russes entrent en guerre contre le Japon dès la défaite de l'Allemagne nazie.

Bien que les planificateurs militaires américains ne montrent qu'un intérêt limité pour la Corée, ils gardaient le sujet à l'esprit. Le chef de l'Etat-major de l'US Army, le général Marshall écrivit au président Truman une note, stipulant que le général Mac Arthur avait reçu ses ordres pour préparer l'occupation du Japon, et qu'il convenait d'inclure la Corée dans ces plans avant la conférence de Postdam. En réponse, Mac Arthur suggéra que Tokyo et Séoul reçoivent la première priorité, et en second lieu Pusan et la zone de Kunsan, respectivement sur les côtes orientales et occidentales de la péninsule coréenne. Marshall informa le président que Mac Arthur était prêt à débarquer avec une division à Pusan rapidement après la fin de la guerre. Il ajouta que les secteurs de Séoul et de Chongjin, au nord de la mer du Japon, revêtaient un intérêt stratégique de la plus haute importance. Marshall imaginait que si les Russes participaient à l'occupation, ils tenteraient d'occuper Chongjin, et qu'ils entreraient en Mandchourie, et de là peut-être vers le nord de la Chine. Il paraissait donc raisonnable aux Américains de tenir ces points clés de l'occupation.

La question de la Corée ne fut cependant que brièvement considérée à la conférence de Postdam. On y discuta entre autres du calendrier d'entrée en guerre de l'URSS contre le Japon, et les Alliés y exigèrent solennellement la capitulation sans conditions de l'Empire du soleil levant. On ne releva cependant aucune mention écrite sur la Corée. Préparant la reddition des troupes japonaises en Asie continentale, les représentants des Alliés définirent des zones dans lesquelles les vainqueurs recevraient la reddition. Ainsi on traça une ligne au travers de la Mandchourie, mais rien ne fut décidé pour la Corée. A Postdam, en revanche, le chef d'Etat major russe déclara au général Marshall que son armée attaquerait la Corée, après avoir déclaré la guerre au Japon. Il lui demanda qu'en cas de débarquement américain sur les côtes de Corée, les efforts soient coordonnés entre les deux forces. Marshall répondit que les USA n'interviendraient pas en Corée, tant que le Japon ne serait pas

complètement sous le contrôle de ses troupes d'occupation. L'URSS se sentait donc, pour un temps, les mains libres sur l'espace de Corée. Elle entra en guerre contre le Japon le 9 août, alors que le 10 août, l'imminence de la défaite occupait déjà les planificateurs militaires américains aux procédures de reddition de l'armée impériale.

3.3. Le choix du 38^{ème} parallèle

La section politique et stratégique, et le groupe politique de la division opérations de l'Etat major américain commencèrent, dès le 10 août 1945, à travailler sur les plans de reddition. Soumis à une très forte pression pour fournir un document dans les délais les plus brefs, le chef de la section politique, le colonel Bonesteel, souhaitait établir une ligne de reddition le plus au nord possible de ce qu'il pensait être acceptable par les Russes. Il savait que les troupes soviétiques étaient en mesure d'atteindre l'extrémité sud de la péninsule, avant que les Américains n'arrivent. Les troupes américaines les plus proches étaient celles d'Okinawa, à plus de 1000 kilomètres, et en cas d'une prise de contrôle de la totalité du territoire par les Russes, elles seraient incapables de les en empêcher. Le plan initial de Bonesteel s'appuyait sur les limites provinciales de la Corée, mais la seule carte disponible ne les marquait qu'avec une précision limitée. Il avait en outre remarqué que le 38^{ème} parallèle coupait la Corée à peu près en son milieu. Si cette ligne pouvait recevoir l'agrément de Truman et de Staline, elle placerait Séoul dans le camp américain. Elle laisserait également la porte ouverte à une éventuelle division quadripartite ultérieure. Il proposa donc ce projet dans l'urgence générale, qui fut accepté par les deux camps après quelques jours de suspense.

La ligne du 38^{ème} parallèle n'a jamais été considérée, par les négociateurs américains tout au moins, que comme un procédé commode pour hâter la capitulation des troupes japonaises. Frontière théorique, elle traversait montagnes et cours d'eau, ne relevant d'aucun souci militaire, excepté le contrôle de Séoul. Elle n'avait aucune signification politique ou historique. Jamais auparavant, il n'avait été envisagé qu'elle séparerait deux zones d'occupation, puisqu'une double occupation russe et américaine en Corée n'avait jamais été discutée entre les deux grands. Pourtant, lorsque les Américains arrivèrent en Corée le 8 septembre 1945, soit quatre semaines après l'Armée Rouge, le 38^{ème} parallèle séparait bien les 9 millions de Coréens du nord industriel, des 21 millions de Coréens du sud agricole. Il y avait effectivement deux zones, puisque les Russes avaient déjà fermé la "frontière". Les lignes électriques et les voies de chemin de fer étaient coupées. En dépit des gardes soviétiques, un flot quotidien de 5 à 6 mille réfugiés se déversa, pendant les premiers mois, sur la zone contrôlée par les Américains.

L'économie coréenne était en train de mourir d'asphyxie. De part et d'autre du parallèle, les Coréens qui venaient de se libérer de cinquante

années de domination japonaise, faisaient savoir leur colère. Dans le sud, le corps d'armée américain faisait figure de troupe d'occupation, tandis qu'au nord, les Russes avaient déjà installé un gouvernement provisoire civil, lequel n'était qu'un signe avant-coureur du destin que Staline réservait à l'ensemble de la Corée. Les chefs qui composaient ce gouvernement avaient été formés à l'idéologie marxiste en URSS. Kim Il Sung fit connaître son programme de réformes agraires et commerciales, qui reçut l'approbation enthousiaste du peuple du nord. Il rassembla ainsi, à grands renforts de propagande communiste, la population derrière les perspectives de son projet. La scission idéologique était consommée, il restait à conquérir le sud par la force des armes.

UN CONFLIT LIMITE AU CŒUR DE LA GUERRE FROIDE

1. LA RECHERCHE DE LEGITIMITE

1.1. La résolution n°83

Au quatrième jour de l'invasion, Séoul tomba, mais l'ampleur de cette catastrophe n'était pas encore connue à Washington. A New York, le même jour, le Conseil de sécurité avait demandé l'intervention militaire des Nations Unies contre les communistes. La résolution N° 83, qui fut adoptée le 27 juin 1950, définissait très clairement l'esprit de l'intervention en ces termes :

"Ayant constaté, par les rapports de la Commission des Nations Unies pour la Corée, que les autorités de Corée du Nord ont continué leurs actes d'hostilité et n'ont pas retiré leurs forces armées au nord du 38^{ème} parallèle, conclut que les mesures militaires s'imposent pour rétablir la paix et la sécurité internationales..."

Ayant enregistré l'appel de la République de Corée aux Nations Unies pour que des mesures immédiates soient prises pour assurer la paix et la sécurité, le Conseil de Sécurité recommande aux membres des Nations unies d'accorder à la République de Corée l'aide et l'assistance qui pourront lui être nécessaires pour repousser l'agression armée dont elle est victime et pour rétablir la paix et la sécurité internationale dans son secteur."

Pour la première fois, une organisation internationale prenait les armes pour s'opposer à une agression et maintenir la paix. Seule la Yougoslavie vota contre cette résolution, l'Inde et l'Egypte s'abstinrent. La Russie était absente, comme elle le serait encore le 7 juillet, jour où le Conseil de sécurité, avec la même répartition des votes opterait pour un commandement unique des forces des Nations Unies en Corée, et demanderait aux Etats-Unis d'en désigner le chef².

1.2. Les choix diplomatiques de l'ONU

L'URSS, qui ne revint au Conseil de sécurité qu'au mois d'août, pour en assurer la présidence, proclama que tout ce qui avait été voté en son absence était « illégal ». Mais cette tentative tardive d'opposition ne pouvait réparer l'erreur tactique commise par les Russes, alors qu'ils

² Cf annexe 2 : Texte de la déclaration du Président Truman du 27 juin 1950.

boycottaient le Conseil. L'ONU était maintenant engagée dans la guerre contre le monde communiste, engagée dans la défense de l'Etat Sud Coréen qu'elle avait créé. Seize nations de l'Est et de l'Ouest se rallièrent au drapeau bleu et blanc de l'ONU (la France, dont les troupes étaient déjà engagées en Indochine, envoya un bataillon sous le commandement du lieutenant-colonel Montclar). L'essentiel des troupes de la coalition était fourni par les Etats-Unis.

On ne peut aujourd'hui que constater que, face à l'agression, l'ONU a réagi immédiatement pour la condamner, puis qu'elle a couvert de son autorité les opérations de libération. Le rôle des Etats-Unis a bien entendu été déterminant, tant par les pressions exercées sur le Conseil de sécurité que par la part prise dans la conduite et l'exécution des opérations. Le président Truman et le secrétaire général de l'ONU, Trygvee Lee, étaient sans doute encore marqués par l'humiliation de Munich en 1938. Pourtant, avant l'invasion communiste, aucune voix ne s'était levée au Conseil de sécurité pour dénoncer les vues hégémoniques de Kim Il Sung, et mettre en garde le futur agresseur. Au contraire, le secrétaire d'état Dean Acheson avait, en janvier 1950, laissé entendre que la Corée ne faisait pas partie, à la différence des Ryukyu, des Philippines et du Japon, du périmètre défensif des Etats-Unis. L'historien André Fontaine commente d'ailleurs dans son « Histoire de la guerre froide » que « *c'était presque évidemment appeler l'invasion* ».

Depuis 1947, le monde était clairement partagé en deux blocs hostiles, le monde dit « libre » et le bloc communiste. Le problème de Taïwan empoisonnait les rapports entre les USA et la Chine de Mao. Depuis le 13 janvier 1950, Staline, irrité par le refus américain d'exclure du Conseil de sécurité le représentant de la Chine nationaliste, et d'y admettre celui de la Chine populaire, tentait d'en bloquer le fonctionnement. Décision inconsidérée qui permit au conseil de condamner, le 25 juin 1950, l'invasion de la Corée du sud sans se heurter au veto soviétique. C'est dans ce climat que le conseil adoptait le 27 juin la résolution 83, qui couvrait de son autorité morale les opérations de guerre en Corée. Pour éviter tout risque d'usage intempestif du droit de veto, les Etats-Unis firent voter le 3 novembre 1950 par l'assemblée générale, où ils faisaient encore la loi, (en particulier grâce à leur « clientélisme » sud américain), une résolution leur permettant de se substituer au Conseil de sécurité, en cas d'impossibilité pour lui « *de faire face à son devoir* ». Finalement, malgré une situation internationale défavorable, les USA réussirent à tirer le meilleur parti d'un faux pas soviétique, et à engager leurs troupes, en Corée, sous la bannière des Nations Unies.

L'attitude de l'ONU fut dès lors déterminée. Le secrétaire général Trygvee Lee avait pris d'emblée position contre l'agression : « *C'est une guerre déclarée contre les Nations Unies* » devait-il proclamer. Survenant cinq ans seulement après la signature de la Charte, qui prétendait abolir la

loi de la jungle dans les rapports internationaux, cette agression était un affront que l'ONU devait relever, sous peine de sombrer dans la même impuissance tragique que la Société des Nations. Ainsi, Trygvee Lee coopéra-t-il avec Harry Truman, sans aucun état d'âme, et c'est dans le cadre des mesures de sécurité collective prévues par la Charte, que s'inscrivit l'action des Etats-Unis et de leurs alliés. Contrairement aux termes de l'article 45 de la Charte, le comité d'Etat major, formé des chefs d'états-majors des membres permanents du Conseil de sécurité, ne fut pas sollicité pour assurer la direction stratégique de toutes les forces armées mises à la disposition du Conseil. Il ne le fut d'ailleurs jamais depuis sa création. La résolution 85 recommandait en outre : « ...*que tous les membres fournissant des forces militaires et toute autre assistance mettent ces forces et cette assistance à la disposition d'un commandement unifié sous l'autorité des Nations Unies ...*», priait «... *les Etats Unis de désigner le commandant en chef des forces ...*» et autorisait « ...*le commandement unifié à utiliser à sa discrétion, au cours des opérations en Corée, le drapeau des Nations Unies en même temps que les drapeaux des diverses nations participantes...*». Cette résolution donnait à l'opération de reconquête toute la légitimité réclamée par la communauté internationale.

2. LE CHOIX DE LA GUERRE LIMITEE

2.1. Qu'est-ce que la guerre limitée ?

A la fin des années 50, trois auteurs proposaient cette définition de la guerre limitée :

« Une guerre limitée est menée pour des objectifs politiques spécifiques qui, par leur nature même, tendent à établir une relation entre l'importance de la force mise en œuvre et le but à atteindre. C'est une tentative pour infléchir la volonté de l'adversaire et non pour l'écraser, afin de rendre les conditions d'une paix éventuelle plus intéressante que la prolongation de la résistance ». (Henri Kissinger, *Nuclear Weapons and foreign policy*)

Une guerre limitée est celle dans laquelle...*« les belligérants limitent les objets de leur lutte afin d'atteindre des objectifs concrets, bien définis, n'exigeant pas de leur part un effort total et pouvant être obtenus par un règlement négocié »* (Robert Osgood, *Limited War : The challenge to American strategy*).

« Une guerre limitée implique un important degré de retenue – de retenue délibérée ». (Bernard Brodie, *Strategy in the missile age*)

Ainsi une guerre peut être limitée par des raisons de faits (l'éloignement par exemple) et par la volonté des adversaires. Mais le caractère « total » ou « limité » d'une guerre est parfois affaire de situation et de perspective. En Corée, le Nord livra une guerre totale alors que l'ONU menait une

guerre limitée. Comme plus tard au Vietnam ou en Afghanistan, la guerre limitée a pour théâtre le territoire du belligérant le plus faible ou isolé, tandis que celui du plus fort, ou de la coalition, est loin et inaccessible. D'où une dissymétrie essentielle, l'un se bat sur son sol, l'autre lutte pour un enjeu abstrait.

2.2. Les débats autour de la guerre nucléaire

Au début des événements de Corée, les USA n'étaient plus seuls détenteurs de l'arme nucléaire. En effet, dès le 29 août 1949, les Soviétiques faisaient exploser leur première arme atomique. L'avion était alors le seul vecteur capable de lancer cette arme, plus précisément le bombardier lourd, car la bombe atomique de l'époque était particulièrement encombrante. L'avance dans la maîtrise de l'arme et la capacité en bombardiers lourds, faisaient des Etats-Unis la seule nation crédible dans ce domaine, lors des combats de Corée. La notion de "riposte massive" ne verrait le jour qu'après la fin du conflit. L'arme atomique était donc incluse par les stratèges dans la panoplie des armes connues, et son emploi s'inscrivait dans le prolongement de ce que l'on avait déjà fait avec des bombes classiques. Cependant, embarrassés par l'énormité des effets de "la bombe", et par les réactions de l'opinion publique, prête à voir dans cette arme le moyen de faire sauter la planète, les responsables politiques et militaires américains prenaient leur temps avant d'afficher un réel concept d'emploi de l'arme nouvelle. Dès lors que les Soviétiques eurent fait exploser leur première bombe, le gouvernement des Etats-Unis fit tout son possible pour freiner le mouvement, c'est à dire pour éviter la prolifération d'une arme décidément difficile à intégrer dans les schémas stratégiques du passé.

Entre 1945 et 1962, le monde, et d'abord les Etats-Unis et l'Union soviétique, apprenait à vivre avec la bombe. Cet apprentissage s'opéra au travers des crises de Berlin tout d'abord, puis de Corée. Au début des opérations de Corée, les Américains étaient maîtres du jeu nucléaire. En juin 1950, l'Amérique disposait de près de 300 bombes, et de plus de 260 bombardiers aptes à les emporter. En 1951, le nombre de bombes était de 400, et en 1953 il atteint le chiffre de 1000. Cette époque était de celle des records. Le budget de défense des USA qui, lors de la deuxième guerre mondiale, absorbait environ 20% du produit national brut (PNB), tomba à 3% dans les années 1946-1947. L'engagement de Corée lui fit atteindre 15% du PNB, et les dépenses liées au nucléaire furent alors, en monnaie constante, quatre fois plus élevées que celles du premier mandat REAGAN (1981-1985), dont on se souvient qu'il fut caractérisé par un réarmement massif. En fait, jusqu'au milieu des années 50, la capacité des Etats-Unis à lancer une attaque aérienne massive contre l'Union soviétique ou la Chine, se heurtait à des difficultés logistiques importantes, du fait d'un réseau insuffisant de bases hors des Etats-Unis pour assurer le ravitaillement en carburant de ses avions.

2.3. La position des Etats-Unis

Quand, à l'aube du 25 juin 1950, l'armée nord-coréenne déferla sur la Corée du sud, les Etats-Unis analysèrent cette offensive comme s'inscrivant dans le dessein du camp communiste de dominer le monde, "*première étape du plan soviétique vers une guerre totale*". La Corée constituait donc une épreuve majeure dans la lutte Est-Ouest. Devant l'inquiétude d'un engagement massif soviétique, les Etats-Unis envoyèrent en Grande Bretagne et à Guam, des bombardiers susceptibles d'emporter l'arme nucléaire. En fait, ces manœuvres de Truman répondaient surtout aux critiques du Parti républicain, qui lui reprochait son incompetence et sa faiblesse. Lors de l'offensive chinoise, et devant le reflux des troupes de l'ONU, le recours à l'arme atomique fut évoqué mais rapidement démenti. En mai 1953, le président Eisenhower, élu en novembre de l'année précédente, envisagea l'emploi de l'arme atomique pour débloquent les négociations avec la Chine. La menace fut-elle prise au sérieux ? Les archives chinoises restent inaccessibles, mais il semble que la Chine était prête à accepter les ravages nucléaires... La guerre de Corée représenta bien, pour les dirigeants américains, le premier apprentissage de la diplomatie nucléaire. Si l'emploi de l'arme atomique y fut débattu à plusieurs reprises, les dirigeants y découvrirent les multiples contraintes qui pèsent sur sa mise en œuvre.

On s'en tenait donc en 1950 aux stratégies classiques. Forts de l'expérience acquise dans le deuxième conflit mondial, et disposant d'un potentiel militaire encore considérable, les Américains menèrent en Corée une guerre conventionnelle. Ce choix permit au gouvernement de Truman de limiter le conflit à la seule zone coréenne des combats, malgré l'insistance de Mac Arthur pour ouvrir les hostilités sur le sol chinois, ce qui au vu de la disproportion numérique des forces, aurait inévitablement appelé à l'emploi du feu nucléaire. C'est dans le même esprit que la mission principale de la 7^{ème} Flotte fut longtemps d'interdire à la Chine et à Taïwan de reprendre un conflit, qui n'aurait pas manqué de perturber ces données.

2.4. Le refus d'une guerre totale contre la Chine

Lors de la contre offensive qui vit l'entrée en guerre des Volontaires du Peuple chinois, et forcé de passer de l'offensive à la défensive, Mac Arthur déclarait "... nous avons à faire face à une guerre toute nouvelle...". Le généralissime des forces des Nations Unies renouvela sa demande de reconsidérer l'offre de renforts, faite par Tchiang Kaï Shek cinq mois auparavant. Truman ayant réuni le Conseil National de Sécurité se hâta de refuser, affirmant encore sa volonté de limiter le conflit. Bien qu'au cours d'une conférence de presse, il donna l'impression au monde qu'il envisageait de recourir à la bombe atomique en Corée, en déclarant que "...le seul fait de posséder une arme, quelle qu'elle soit, implique automatiquement qu'on envisage de l'utiliser...", il infirma cette option lors de la conférence au sommet réclamée par le représentant du Parlement

britannique, qui était venu exprimer l'inquiétude populaire d'être entraîné dans une troisième guerre mondiale. Conscient qu'il fallait mettre un terme à la guerre, dès qu'il fut convaincu que la réunification de la Corée par la force n'était plus possible, Truman confirma ses ordres interdisant les attaques sur la rive chinoise du Yalu, et sur les aérodromes de Mandchourie.

Rien ne serait fait qui puisse donner à Staline la possibilité d'entraîner l'Amérique, pour citer le Général Bradley, *"dans une guerre inopportune, sur un terrain inopportun, en un moment inopportun et contre un ennemi mal choisi"*. Si la Chine semblait envisager la possibilité d'une invasion des Nations Unies au nord du Yalu, elle ne craignait pas l'arsenal nucléaire américain, ou du moins, rien dans ses actes et ses discours ne permet de le supposer. En 1946, Mao Ze Dong avait déclaré *"...la bombe atomique est un tigre de papier avec lequel les réactionnaires américains essaient de terrifier le peuple"*. Le Général Nieh Jung Chen, chef d'état-major de l'Armée de libération du peuple avait ajouté, alors que les troupes des Nations Unies atteignaient le Yalu : *"...les Américains peuvent nous bombarder, ils peuvent détruire nos industries, mais ils ne peuvent nous vaincre sur notre sol... ils peuvent même lâcher des bombes atomiques sur nous. Ils tueront quelques millions de Chinois ?... et après...?"*

2.5. Un consensus pour une guerre conventionnelle et limitée

Il se peut que les Chinois aient connu de façon plus ou moins certaine les ordres interdisant formellement à Mac Arthur toute action aérienne ou navale contre la Mandchourie. Ils ont en tout cas toujours agi comme s'ils le savaient. La limitation du conflit à l'espace coréen, et aux armes conventionnelles les a sans doute encouragés à utiliser les masses humaines contre la puissance de feu des troupes des Nations Unies, en appliquant là un des préceptes chers à Mao. L'insistance de Mac Arthur à demander l'élargissement du conflit amena le Président Truman à le relever de son commandement le 11 avril 1951. Les Nations Unies ont donc résisté énergiquement à l'entraînement vers l'intérieur du continent, ce qui était peut-être même souhaité par les dirigeants chinois car conforme à leur doctrine militaire. Dans la répulsion des partenaires des USA envers une extension des opérations à la Chine, il n'est cependant pas facile de distinguer les raisons proprement militaires de leur prudence; en effet, la France et la Grande Bretagne multiplièrent les conseils de modération aussi bien aux premiers jours de l'intervention, que lors du franchissement du 38^{ème} parallèle ou à l'arrivée sur le Yalu.

Aux fins d'éviter l'engagement de la Chine dans un conflit généralisé, le Président Truman jugea cependant nécessaire de donner des assurances publiques à son adversaire communiste : *"... notre soutien et notre action restent dans les limites de la politique des Nations Unies pour la Corée. Nous n'avons, à aucun moment, eu la moindre*

intention de porter les hostilités sur le sol chinois...". Ce à quoi Pékin fit répondre par son indispensable outil de propagande, et en renforçant l'inquiétude internationale.: "...les impérialistes américains menacent la Chine. Si ceux-ci ne cessent pas leur aide à la Corée, ce n'est pas seulement l'Amérique, mais toutes les Nations Unies qui se déclareront ses ennemis..."

3. LES CONTRAINTES DU CONTROLE POLITIQUE SUR LES OPERATIONS MILITAIRES

3.1. Les divergences et l'incompréhension : Truman - Mac Arthur

Dans ce que l'on a appelé le « grand débat », et qui suivit la décision du président Truman de relever le général Mac Arthur, apparaît clairement la divergence profonde des deux hommes sur le choix de limiter le conflit. Ainsi Truman déclarait : «... pour présenter les choses le plus simplement possible, voici ce que nous faisons en Corée : nous essayons d'éviter une troisième guerre mondiale. Jusqu'ici, en nous limitant à une guerre localisée en Corée, nous avons réussi à empêcher l'agresseur de réussir à la provoquer. Nous ne voulons pas que s'étende le conflit coréen. Nous essayons d'éviter une guerre mondiale et non d'en provoquer une. Le meilleur moyen d'y parvenir est de continuer à manifester notre volonté de résister à toute agression. Mais vous pouvez demander pourquoi il nous est impossible de prendre des mesures plus sévères pour punir l'agresseur. Pourquoi ne bombardons nous pas la Mandchourie et la Chine elle-même ? Si nous avons recours à ces mesures, nous risquerions de déclencher une guerre générale. Si cela devait arriver, nous aurions provoqué la situation même que nous cherchions à éviter. Nous nous trouverions entraînés dans un vaste conflit sur le continent asiatique et notre tâche deviendrait incommensurablement plus difficile dans le monde entier. Qu'est ce qui pourrait mieux faire le jeu du Kremlin que de nous voir lancer nos forces militaires dans une guerre à grande échelle contre la Chine rouge ? Les circonstances ont montré de façon évidente que le général Mac Arthur est en désaccord avec notre politique. En conséquence, j'ai estimé qu'il était essentiel de le relever, de façon qu'aucun doute ne soit possible concernant nos véritables buts et les visées de notre politique ».

Cette allocution met également en exergue le souci du président Truman de garder en Europe un volume substantiel de forces, capables d'empêcher l'invasion par les troupes soviétiques de toute l'Europe occidentale. Le Secrétaire d'Etat Dean Acheson avait d'ailleurs adressé une mise en garde aux responsables militaires : *« Il est possible que la Corée ne soit que la première d'une série d'actions coordonnées des Soviétiques. Restez extrêmement vigilants et signalez sans délai tout renseignement positif ou négatif... ».*

A cette notion d'Asie « porte de l'Europe », Mac Arthur opposait la réciproque, argumentant que ce qui arrive à l'une ne manque pas d'influer sur l'autre. Et il ajoutait :

« Il y en a qui proclament que nos forces sont insuffisantes pour nous défendre à la fois sur les deux fronts, et qu'il ne faut pas diviser nos efforts. Je ne saurais imaginer plus forte expression de défaitisme. Toute brèche pratiquée dans le réseau de défense américain à l'ouest du Pacifique rendrait tous les autres secteurs importants vulnérables. C'est là le point de vue stratégique, et je n'ai encore jamais rencontré de chef militaire qui ne soit d'accord sur ce point.

Les impératifs d'ordre militaire nécessitent :

- 1- l'intensification de notre blocus économique de la Chine,*
- 2- l'instauration d'un blocus naval des côtes chinoises,*
- 3- la suppression des restrictions aux reconnaissances aériennes de la région côtière chinoise et de Mandchourie, la possibilité d'opérations supprimant l'asile sacré assuré à l'ennemi au nord du Yalu,*
- 4- la levée des interdictions pesant sur les forces nationalistes chinoises à Taïwan, et un appui logistique leur permettant d'entreprendre des opérations efficaces contre la Chine continentale.*

Une fois que la guerre est imposée, nous n'avons plus le choix, et il faut avoir recours à tous les moyens disponibles pour la mener à une fin rapide. Le but même d'une guerre est la victoire et non l'indécision prolongée... ».

Le contrôle des opérations militaires, imposé par le pouvoir politique des Nations Unies, au travers de la voix du Président des Etats-Unis, fut très difficile à supporter pour Mac Arthur qui ne manqua pas de s'en plaindre, jusqu'après sa relève par le général Ridgway.

3.2. La primauté des objectifs politiques

Le 13 janvier 1951, Truman envoya un message à Mac Arthur pour expliquer les préoccupations politiques de l'ONU et leurs implications stratégiques :

« Une résistance couronnée de succès en Corée aurait les résultats suivants :

- *Démontrer que l'agression ne sera pas tolérée par les Nations Unies et offrir un point de ralliement aux esprits et aux énergies du monde libre face à la menace que l'URSS présente désormais pour le monde entier ;*
- *Dégonfler le prestige politique et militaire de la Chine communiste ;*
- *Donner du temps et accorder une aide directe pour l'organisation d'une défense anti-communiste en Asie ;*
- *Donner une raison urgente à la mise sur pied rapide des défenses du monde occidental ;*
- *Faire passer avec succès aux Nations Unies l'épreuve de son premier grand effort de sécurité collective et engendrer une coalition du monde libre, dont la valeur sera incalculable pour les intérêts de la sécurité nationale des USA.*

L'ensemble de notre action doit actuellement être destiné à consolider l'union de la grande majorité des Nations Unies. Cette majorité n'est pas seulement une partie constituante de l'ONU, elle représente aussi les nations que nous aurions un besoin absolu de compter parmi nos alliés, si l'URSS nous attaquait. Nous devons agir avec une extrême prudence en ce qui concerne l'extension du théâtre opérationnel. Des initiatives, en elles-mêmes pleinement justifiées, et qui pourraient être utiles à la campagne de Corée, ne seraient pas favorables si elles impliquaient l'entrée du Japon ou de l'Europe occidentale dans des hostilités sur une grande échelle.

J' ai de bonnes raisons de penser que le monde libre commence à se faire une image bien plus claire et plus réaliste des dangers qui nous font face. Je crois qu'une importante majorité (des membres de l'ONU) est en train de se souder et qu'il en sortira un bloc puissant prêt à défendre la paix. »

L'absence de réalisme de l'ONU, à laquelle le président Truman faisait souvent allusion, avait fait faire d'énormes concessions pour apaiser la Chine rouge. La tendance « pacifiste à tout prix » se manifestait même devant l'offensive dite « de la troisième phase » des forces communistes chinoises. Illustrant cette crainte collective, le jour où Truman écrivait le texte précédent à Mac Arthur, l'Assemblée générale devait se prononcer sur un nouveau plan de paix, qui était en fait une capitulation totale sur la question de Taïwan, et l'admission aux Nations Unies, si Pékin acceptait un règlement satisfaisant du conflit coréen. Ce plan était en contradiction avec la politique américaine, mais les USA, qui s'étaient engagés à se plier à la volonté de la majorité, votèrent pour, dès qu'il fut établi, que le plan réunirait la majorité des suffrages. L'unité de la

coalition était la seule chance de survie de l'Organisation, et Truman y accordait une priorité essentielle.

3.3. Une nouvelle donne militaire

Renforçant son contrôle des opérations militaires, Truman refusa à Mac Arthur l'autorisation de bombarder le port de Chongjin que les communistes chinois utilisaient comme centre de ravitaillement, en raison de sa proximité du territoire soviétique (à tout de même 55 km au sud de la frontière avec la Sibérie !). Mac Arthur se plaignit des « *conditions de restrictions et du handicap sans précédent* » qui lui étaient imposés par la politique de l'ONU. L'autorisation qu'il demanda ensuite de bombarder les centrales électriques sur la rive nord du Yalu fut également refusée. Plus tard, les déclarations du général Ridgway, qui avait pris la succession de Mac Arthur, indiquant son acceptation de l'impasse comme une « *victoire* » de la guerre limitée, furent appréciées aux Nations Unies.

Truman, dont l'implication initiale portait surtout sur la composition et le volume des forces à engager en Corée, fixa par la suite fermement les limites des initiatives des seuls militaires. Ainsi, il donna des instructions très précises de *targeting* à l'US NAVY ainsi qu'à l'aviation, sur toutes les positions ennemies, à l'exception de quelques unes. Les observateurs avertis de l'époque notèrent, dans une ressemblance accentuée avec les événements récents du Kosovo, que « *cette guerre fut livrée sur le champ de bataille par des généraux surveillant sans cesse une table de conférence* ».

STRATEGIES COMMUNISTES EN COREE

1. INFLUENCE STRATEGIQUE DES SOVIETIQUES

1.1. Le contrôle du gouvernement Nord-Coréen

En 1943, Staline avait donné son accord à la conférence du Caire qui décidait "*qu'en temps opportun, la Corée serait libre et indépendante*". A cette date, il avait déjà formé les communistes coréens, au nombre de 36, qu'il destinait à la direction de l' « état-croupion » qu'il comptait créer. Ces hommes, Coréens en exil ou Coréens nés Soviétiques, avaient mené la guerre des partisans contre les Japonais ou avaient combattu dans l'Armée Rouge. Ils avaient reçu l'instruction idéologique ainsi que pratique sur la technique de mainmise communiste. Les Coréens qui s'étaient battus pour la Russie rentraient en masse dans leur pays natal de même que ceux qui avaient combattu pour la Chine communiste. La Corée du Nord devint donc rapidement un satellite, à partir duquel le Sud, serait conquis suivant les principes soviétiques, par la subversion ou par l'invasion.

L'invasion fut sans doute décidée par Staline. Le Premier Ministre Kim Il Sung n'avait certainement pas l'autorité nécessaire pour prendre une telle décision, et les Chinois n'étaient pas représentés à Pyong Yang en juin 1950. Cependant, trois thèses distinctes furent envisagées pour expliquer le déclenchement de ce conflit, qui ferait plus de deux millions de morts³. La première thèse, que l'on qualifie de traditionaliste, consiste à relier l'attaque nord-coréenne à un accord secret entre Staline et Kim Il Sung, avec ou sans complicité de Mao Ze Dong. Attribuant l'origine de cette agression communiste à la politique expansionniste de l'Union soviétique, les tenants de cette école exposent que Staline et ses complices auraient visé, dans cette aventure coréenne, à tâter les réactions américaines, à alléger la pression militaire américaine sur l'Europe, et à exprimer la capacité militaire soviétique dans le but d'impressionner à la fois la Chine et les Etats-Unis.

Appelés « révisionnistes », les tenants de la deuxième thèse postulent que la guerre éclata suite à une provocation de l'armée sud-coréenne, déclenchée sur l'ordre du général Mac Arthur, « *représentant fanatique de l'impérialisme américain* ». Reprochant à ces deux thèses opposées de n'avoir pris en compte que les facteurs relevant de la politique internationale, une troisième école, plus récente essaie, depuis les années 70, de trouver les éléments d'explication dans les clivages et

³ Voir annexe 3 : Estimation des pertes

les luttes politiques qui s'affirmaient entre les différentes forces et classes sociales coréennes. En se référant à la lutte des classes depuis l'occupation japonaise, cette école explique donc dans la même logique, la partition, la division nationale et la guerre, laquelle restait à ses yeux, en dernière analyse, une guerre civile entre Coréens.

Si les causes profondes de la guerre de Corée résident dans la superposition de la confrontation soviéto-américaine et de l'affrontement inter-coréen, il est aujourd'hui démontré que Kim Il Sung reçut l'accord et le soutien de Staline. Les archives du Kremlin, récemment ouvertes, montrent également que ni l'un, ni l'autre n'avaient prévu l'intervention américaine, et que Mao était trop occupé à stabiliser sa République de Chine populaire fraîchement établie, pour participer au projet.

Tout l'armement nord-coréen était russe. Il était arrivé soit par le chemin de fer traversant les frontières du nord, soit par mer, de Vladivostok aux ports de la mer du Japon. Beaucoup des hommes de l'armée du Nord avaient combattu aux côtés des armées chinoises, mais la plupart des officiers avaient reçu une formation militaire poussée en Union soviétique. Les Américains avaient cependant posé une question précise à l'URSS sur ses intentions au sujet de la Corée. Le Président Truman était arrivé à la conclusion que les Russes n'y feraient pas directement la guerre contre les Nations Unies, et avait condensé cela en une formule dont il ne pouvait encore lui-même apprécier la valeur prophétique : *"Les Russes vont laisser les Chinois et les Nord-coréens faire la guerre à leur place"...*

1.2. Les principes de l'Armée Rouge

Les conseillers russes dépêchés en Corée incitèrent le commandement nord-coréen à appliquer les principes de l'Armée Rouge. Le plan communiste était simple : frapper en tellement d'endroits que l'adversaire, débordé, serait incapable de répondre à tous les coups portés. Cette base stratégique impliquait de s'emparer de toutes les routes du sud et surtout, exigeait une fin rapide de la guerre pour que l'existence d'une Corée communiste unifiée soit un fait acquis avant l'arrivée des forces américaines. La direction soviétique marqua la conduite de l'offensive communiste. Jusqu'au débarquement d'Inchon, les conseillers militaires du commandement nordiste imposèrent la manœuvre offensive de Foch, que Staline avait reprise de 1943 à 1945 sur le front de l'Est. Elle se résumait en offensives répétées, dont on déplace le point d'application dès qu'on a tiré de chacune ce qu'elle peut donner avec le bon rendement du début.

La manœuvre de Foch se justifiait à une époque où manquaient les moyens d'exploiter la percée initiale, et où la succession des offensives dans le même secteur, à la manière de Ludendorff, finissait par être plus coûteuse pour l'assaillant que pour le défenseur. Sur le front de

l'Est, entre 1943 et 1945, dans des opérations beaucoup plus voisines de la guerre de mouvement que de la guerre de positions, avec l'appui du char et de l'aviation, la reprise de la manœuvre de Foch par Staline ne s'imposait déjà plus. Elle engendra la perte de millions de combattants de l'Armée rouge, sacrifiés, et qu'aurait épargnés une conduite de la guerre plus savante. Dans cette première partie de la campagne de Corée, et notamment en août et septembre 1950, le recours à la stratégie stalinienne n'avait même plus l'excuse des succès coûteux de 1943-1945.

1.3. Le réduit de Pusan

Les offensives multipliées d'un secteur à l'autre du front du réduit de Pusan, contre un adversaire qui les paraît de manière supérieure, en réduisant au maximum ses effectifs de première ligne, épuisèrent l'armée nordiste. Le harcèlement des troupes de l'ONU qui se reconstituaient dans le réduit de Pusan, souffrait de l'étirement des lignes de ravitaillement communistes. Celles-ci étaient de plus en plus soumises au feu destructeur de l'aviation de la coalition, mais la direction soviétique des opérations, en accord avec les objectifs politiques fixés par Staline, exigeait que la totalité du territoire soit conquise. Les troupes communistes eurent même à subir de sévères contre-attaques, qui mirent en évidence pour la coalition les lacunes de l'ennemi. Le 17 août, les Marines donnaient leur première victoire à l'ONU au cours de la bataille de la « *Crête sans nom* », qui amenait par la suite la destruction de la tête de pont communiste sur le Natkong.

Pendant que les communistes s'épuisaient devant Pusan, Mac Arthur amassait ses forces, soutenu par un pont aérien et maritime gigantesque avec les bases arrières du Japon, et reconstituait l'armée sud-coréenne. Ainsi, le général Walker, qui commandait alors la 8^{ème} Armée engagée en Corée, put enfin disposer d'effectifs égaux avec ses adversaires. La supériorité numérique de 2 Nord-coréens pour 1 soldat de l'ONU avait disparu, les forces de Pusan s'élevant à la mi-août 1950, à 140 000 hommes dont 45 000 « RoK » (Republic of Korea). La ruée des troupes communistes vers Pusan, et leur acharnement jusqu'à l'extrême malgré un soutien logistique déficient, rappellent cette idée de Clausewitz que l'on peut transposer à la situation de l'été 1950 : « *Entraîné par le courant des évènements, il a dépassé sans s'en apercevoir la limite de l'équilibre, l'arête de partage. Soutenu par les forces morales spécialement inhérentes à l'offensive, l'agresseur trouve, malgré son épuisement, qu'il lui est plus facile de continuer à avancer que de s'arrêter, semblable aux chevaux qui traînent un fardeau en montant.* »

2. INFLUENCE DE LA STRATEGIE CHINOISE

2.1. La pensée de Mao

La fascination qu'exerce sur Mao Ze Dong l'héroïsme militaire lui confère un goût prononcé pour le courage, la résistance physique et psychologique. Ces valeurs apparaissent au cœur de son action militaire comme dans ses campagnes politiques lorsqu'il dirige son pays. Mao met l'accent sur la liaison entre la stratégie politique et la stratégie militaire. Il perçoit la stratégie de façon pragmatique – il recherche avant toute chose la victoire sur l'adversaire-, ce qui l'oblige parfois à mettre ses convictions idéologiques en marge de ses intérêts immédiats. Il n'écrit pas pour un public littéraire, il élabore sa stratégie pour les hommes qui combattent à ses côtés, au moment même où il développe ses théories sur la guerre.

Deux théoriciens militaires auront une influence sur la pensée de Mao : Sun Zi et Clausewitz. L'approche indirecte, la mobilité sont autant de principes stratégiques sur lesquels reposent à la fois la doctrine de Sun Zi et celle de Mao. Dans sa théorisation de la guerre révolutionnaire, il se fixe un double objectif : l'anéantissement de l'adversaire et l'élimination de la guerre. L'essence de la guerre se résume pour lui à la lutte permanente contre son adversaire, jusqu'à sa destruction. Sa nature est donc offensive. Son principe directeur de la guerre révolutionnaire est celui de la concentration. Si l'attaque a pour but de détruire les forces de l'adversaire, la défense a pour objectif de conserver les siennes en renversant l'équilibre des forces, en usant l'ennemi d'un point de vue physique, tout autant que psychologique et politique. C'est l'essence même de la stratégie indirecte et, selon Mao, celui de la guerre révolutionnaire. Sun Zi insistait sur la nécessité de bien évaluer la nature et la force de l'adversaire. Clausewitz voyait la guerre comme une forme en changement perpétuel. La stratégie de Mao est déterminée par ces deux considérations, il choisit toujours le type de guerre le plus adapté aux circonstances.

2.2. Les principes de Mao à l'épreuve de l'intervention en Corée

Au cours de l'automne 1950, qui vit l'engagement des troupes chinoises en Corée, la pensée stratégique et l'impulsion politique étaient donc incarnées dans le même dirigeant : Mao. Ses principes de guerre révolutionnaire allaient se mesurer aux « *tigres de papier occidentaux* ». La facette missionnaire de la révolution chinoise trouvait en Corée l'occasion de briller. Cette guerre, dans laquelle Staline plongeait Mao, donnait au leader chinois l'opportunité d'affirmer la spécificité communiste de la Chine. Bien que les deux pouvoirs s'apprêtent à s'affronter aux travers de leurs deux desseins pour le marxisme, l'URSS restait le principal avocat de la Chine communiste à l'ONU, en lui réclamant l'attribution d'un siège au détriment de Taïwan, et elle serait son principal fournisseur d'armes. Dès le début de l'intervention des Nations Unies en

Corée, la Chine avait déplacé des troupes du littoral face à Formose, vers la Mandchourie et la rive nord du Yalu. Et bien qu'ayant fait savoir à l'Inde, par Zou En Laï, que la Chine ne bougerait pas si seules les troupes sud-coréennes traversaient le 38^{ème} parallèle, elle préparait ses forces, rassemblées en Brigades de Volontaires du peuple.

Mao estimait essentielle la bonne préparation des armées. Son cinquième principe militaire dictait de : *"...ne pas engager de combat sans préparation, ou un combat dont l'issue ne serait pas certaine. Faire les plus grands efforts pour bien se préparer à chaque engagement et pour s'assurer la victoire dans un rapport de conditions donné entre l'ennemi et (nous)..."*. Ainsi, la raison des incendies de forêts qui avaient fait rage dans les collines du Nord du Yalu apparut clairement au début du mois de novembre 1950. Cachés par l'écran des fumées, les Chinois avaient disposé leurs divisions en vue d'une attaque soudaine. Loin de se positionner pour une défense de leur frontière commune avec la Corée, ce déploiement avait un unique dessein offensif. En 1938, Mao écrivait : *« la guerre n'a d'autre but que d'anéantir les forces de l'ennemi, l'attaque vise à anéantir directement les forces de l'ennemi et en même temps à conserver ses forces, car si on n'anéantit pas l'ennemi, c'est lui qui vous anéantira. La défense est en même temps un moyen auxiliaire de l'attaque ou un moyen de préparer le passage à l'attaque. Il est à noter que l'anéantissement de l'ennemi est le but principal, et la conservation de ses forces le but secondaire »*. Le ton était donc donné. Si l'on y adjoint ses écrits sur la guerre de mouvement, on peut considérer que la seule incertitude du commandement des Nations Unies résidait dans la décision que prendrait peut-être Mao d'engager la masse de ses combattants en Corée.

La guerre populaire menée par les communistes en Chine face aux troupes de Tchiang Kaï Shek avait fortement impressionné l'Occident par la quantité de soldats engagés par Mao. L' Armée Populaire de Chine se voulait être un prolongement des masses populaires. Le nombre serait donc un élément déterminant. En 1947, Mao écrivait que la concentration des troupes jusqu'au surnombre massif était la garantie du succès : *« ... à chaque bataille, concentrer des forces d'une supériorité absolue (jusqu'à cinq ou six fois celles de l'ennemi), encercler complètement les forces ennemies et s'efforcer de les anéantir totalement, sans leur donner la possibilité de s'échapper du filet »*. La traduction tactique se concrétiserait par l'action des troupes chinoises sous le terme de "Hachi Shiki", qui n'était rien d'autre qu'une formation en "V", ouverte vers l'ennemi, et dont les côtés se refermaient sur lui, pendant qu'un autre groupe passait derrière, pour intercepter les secours. C'est donc dans la logique de ces considérations que les Chinois déploieront 18 divisions à l'Ouest et au centre, et 12 divisions de 10 000 hommes chacune face à l'Est.

Une des théories de Mao fut mise à l'épreuve lors de la première offensive chinoise du 1^{er} au 5 novembre 1950. Les premières unités de

"Volontaires" avaient forcé la 8^{ème} armée et le 2^{ème} corps Rok à se replier, mais il ne semblaient pas vouloir exploiter cet avantage et se replièrent aussi. Mao avait recommandé dans "*La guerre prolongée*" d'attirer l'ennemi en profondeur. On en a déduit que le calme revenu était destiné à attirer Mac Arthur vers sa perte, car ses lignes de ravitaillement auraient été étirées à leur maximum. La suite des opérations chinoises reposa sur l'offensive, le surnombre dans l'encerclement, et parfois le repli. Le crédo tactique de l'armée chinoise se trouvait donc vérifié :

*L'ennemi avance, nous reculons,
l'ennemi se retranche, nous le harassons,
l'ennemi est épuisé, nous attaquons,
l'ennemi recule, nous le poursuivons.*

2.3. De la guerre de mouvement à la fortification

C'est dans la phase qui suit les oscillations amples et rapides de la ligne de front, entre le 24 novembre 1950 et la stabilisation des fronts de l'été 1951, que l'attitude des deux adversaires se manifesta le plus clairement. Le commandement des Nations Unies comme le commandement sino-coréen proclamèrent l'un et l'autre leur intention de ne pas se laisser accrocher par l'adversaire, et s'interdirent donc la fortification qui, à leur sens, ne pourrait les engager que dans cette voie. Le premier, le commandement sino-coréen dut renoncer à ses alternances de poussées offensives et de brusques retraits, dès lors qu'il eut constaté que les troupes des Nations Unies calquaient leurs propres mouvements sur les siens. Il lui fallut donc enterrer ses troupes pour repousser ou stopper des contre-offensives qui le rejetaient à chaque fois un peu plus en arrière. Le commandement des Nations-Unies dut l'imiter pour éviter un sort semblable. Si bien que, dès le début de l'été 1951, les plus modernes des matériels américains, et les plus grands principes de la stratégie de guerre révolutionnaire de Mao, avaient ramené l'art militaire à la « brillante époque » de la guerre des tranchées .

Mac Arthur repoussait les propositions d'établir en février 1951 au voisinage du 38^{ème} parallèle, une ligne fortifiée infranchissable : « *Je n'ai pas envie de perdre dans une guerre de positions mes unités les unes après les autres* ». Il rejoignait en ce sens Mao et sa *Stratégie de la guerre révolutionnaire en Chine* : « *...guerre de manoeuvre ou guerre de positions ? notre réponse est guerre de manoeuvre... l'absence de front fixe est le trait dominant des opérations de l'armée communiste* ». Tant les pertes chinoises que l'ampleur des reculs consentis incitèrent le commandement communiste à développer une nouvelle stratégie, appuyée sur la fortification de campagne. L'incapacité d'établir des lignes logistiques permettant le transport de matériels lourds condamnait un autre choix qui aurait été envisageable, autour d'une fortification permanente.

L'ingéniosité des Chinois dans le camouflage renouvela la valeur de protection des trous individuels et collectifs, que ce soit dans les rochers des montagnes ou au pied des arbres, où l'occupant était à l'abri de tout projectile qui ne pénétrait pas exactement par le décimètre carré d'où sortait son fusil. L'imitation par les troupes des Nations Unies de cette fortification de campagne mettait en évidence toute la marge entre la vue théorique de la supériorité de la guerre de mouvement, et ses applications pratiques. Réduit à une préparation d'artillerie rudimentaire, privé d'appui aérien et de son napalm, le combattant sino-coréen voyait sa progression bloquée plus facilement encore, et ce, malgré toutes les pertes consenties par son commandement.

L'APPLICATION DE LA STRATEGIE DE L'ONU

1. OPERATIONS TERRESTRES

Depuis la retraite des troupes de Mac Arthur en juillet et août 1950, jusqu'à la stabilisation du front à partir du deuxième semestre 1951, la guerre de Corée a multiplié les situations difficiles, voire critiques, qui ont été dénouées par la manœuvre.

1.1. La manœuvre de freinage

L'aide, bien que rapide, des Nations Unies ne prit pas la forme d'un rideau de troupes infranchissable interposé entre l'envahisseur et le peuple sud-coréen. Le premier bataillon n'entra en action que dix jours après le début de l'invasion. Il ne pouvait être question en juillet d'arrêter les Nord-coréens avec une division d'abord, puis trois. La seule solution promise était une manœuvre de retraite, visant à ralentir la pression nordiste. Le temps ainsi gagné devait permettre de reconstituer des divisions sud-coréennes qui, ajoutées aux forces étrangères, purent rétablir l'équilibre numérique début août 1950.

La retraite amena l'établissement d'un réduit autour de Pusan, sur un front de 200 km, encerclé par les divisions du Nord, dont les attaques violentes et multiples commencèrent à s'affaiblir à la mi-septembre. « *Toutes les campagnes qui se sont distinguées par la temporisation, écrit Clausewitz, visent principalement à l'anéantissement de l'ennemi par ses propres efforts. Dans un grand nombre, ce principe a joué un rôle essentiel quoiqu'on en fasse à peine mention* ». Tout comme Hitler usa ses armées à tenter de conquérir le dernier huitième de Stalingrad, les Nord-coréens épuisèrent leurs forces et leurs maigres réserves à « libérer » les 5 % de la Corée qui échappaient à leur contrôle. Les combats défensifs de Pusan, par leur résistance acharnée, scellèrent le sort de l'offensive nordiste dans l'épuisement de son armée.

1.2. La reconquête

La victoire d'Inchon fut directement à l'origine de l'enthousiasme général, qui conduisit l'administration Truman à autoriser les troupes à franchir le 38^{ème} parallèle. Elle amena le président Truman à s'écarter pour une fois de sa politique de *containment*. Cette politique avait donné naissance en 1950 à l'OTAN, qui en groupant 15 pays était destinée à protéger l'Europe. L'intervention en Corée allait de pair avec cette

politique, puisque le communisme cherchait à sortir de ses frontières. L'invasion de la Corée du Nord marquait le passage de la politique prudente du « communisme contenu » à celle plus agressive de « libération ». Ceci constituait évidemment une menace pour le communisme. L'enthousiasme partagé en particulier par les USA et la Grande Bretagne joua un rôle déterminant dans la traversée du 38^{ème} parallèle. Le risque fut sans doute pris parce qu'il semblait que les Nations Unies étaient en mesure de gagner la partie. Personne en tout cas ne changea les instructions données à Mac Arthur de continuer les opérations « *même au cas où des unités chinoises seraient engagées ouvertement ou de façon clandestine* ». L'accord de l'ONU, dans cette tentative d'unifier à nouveau la Corée par la force, fut donné malgré la menace d'intervention chinoise.

Les communistes du Nord et leurs conseillers soviétiques n'avaient pas voulu croire que le monde libre ferait la guerre ; le monde libre pensait, à ce point du conflit, que la Chine ne bougerait pas. Le 20 août pourtant, le ministre des affaires étrangères Zou En-Laï avait envoyé un message très clair aux Nations Unies : « *La Corée est la voisine de la Chine. Le peuple chinois ne peut pas se désintéresser de l'issue de l'affaire coréenne* ». Plus tard, et en réponse aux déclarations de Mac Arthur sur la place de Formose dans un dispositif éventuellement étendu, il accusa les Etats-Unis de « *vouloir étendre la guerre d'agression de la Corée à Taï wan et à la Chine* ». Les tentatives des Russes, par la voix de Jacob Malik, qui avait repris la présidence du Conseil de sécurité de l'ONU depuis août, pour arrêter l'offensive sur le 38^{ème} parallèle restèrent vaines. Le 1^{er} octobre les troupes des Nations Unies fonçaient vers le nord.

1.3. La seconde retraite

Le 26 octobre, les troupes du sud « lavaient leurs épées dans le Yalu ». Il s'en suivit une série d'offensives et de retraits communistes qui montraient clairement que la direction des opérations était passée dans la main des généraux chinois. Fin novembre 1951, Mac Arthur lançait ce qu'il pensait être l'offensive finale. Une violente contre-attaque communiste enfonça l'aile droite de la 8^{ème} Armée. Le Xème Corps des Marines fut à la fois coupé du gros des troupes, et de sa base maritime de Hungnam. Devant le risque d'anéantissement, le retrait général était ordonné. Le Xème corps encerclé transformait le repli en « *offensive dans une autre direction* ». Infligeant de lourdes pertes à son adversaire, il rejoignit Hungnam, et y installa un périmètre défensif réduit, qui contenait les armées communistes sous le déluge de feu de l'artillerie navale. Le 25 décembre, le rembarquement était terminé. Ce que la presse évoquait comme un nouveau « Dunkerque » fut analysé comme un succès militaire, puisque les pertes de la coalition étaient minimes, en regard de celles infligées à l'ennemi, et de la disproportion des forces en présence .

1.4. Offensives et contre-offensives

Sept armées chinoises étaient alors massées sur le front occidental et tenaient Séoul. Les communistes lancèrent une offensive rapide puis se replièrent. Il fallut aux troupes de l'ONU deux semaines pour reprendre contact avec l'ennemi. Les Sino-coréens lancèrent une troisième offensive dont les 100 000 hommes perdus en une semaine sonnèrent le glas. Les troupes de l'ONU profitèrent du repli communiste pour reprendre Séoul, pendant que les Sino-coréens se regroupaient suivant une manœuvre de retraite centripète vers ce qui fut appelé « *le Triangle de fer* » : Chorwon - Kumhwa - Pyong Yang. Cinq offensives sino-coréennes se succédèrent ainsi jusqu'à mai 1951. La dernière contre-attaque des Nations Unies obligea l'adversaire à une retraite accélérée, avec de nombreux mouvements de jour, sous les frappes de l'aviation tactique américaine. Elle lui coûta suffisamment de pertes pour qu'il dût substituer à la guerre de mouvement une guerre de positions.

1.5. La stabilisation du front

L'offensive sino-coréenne du 17 mai 1951 s'était soldée par la perte de 170 000 hommes des armées communistes, et la contre-offensive des Nations Unies les avaient rejetées bien au delà de leurs positions de départ. Pour la première fois, une dizaine de milliers de Chinois avaient été faits prisonniers. Devant la détermination des troupes du Général Van Fleet, les communistes durent abandonner le principe qui dictait que si « *l'ennemi avance, nous reculons* » sous peine de se voir reconduits au Yalu. L'armée sino-coréenne fit donc front sur une ligne placée légèrement au nord du 38^{ème} parallèle. De violentes opérations vers le « *Triangle de fer* » mirent en lumière le raidissement dans les choix militaires communistes. Le 24 juin 1951, le discours de Malik sur les conditions d'une armistice reléguèrent au second plan les opérations militaires.

Le commandement des Nations Unies comprit rapidement que l'ennemi cherchait plus un cessez-le-feu qu'un armistice, et eût à lancer une série d'opérations à objectifs limités, afin de maintenir une forte pression sur le front. S'essayant à ce que l'on a plus tard appelé « la tactique de l'artichaut » qui consiste à ponctuer des négociations de coups de force militaires, les communistes répondirent par de nombreuses et coûteuses offensives depuis leurs fortifications de campagne. L'adversaire s'étant enterré, les troupes de l'ONU en firent de même. On est bien sûr tenté d'imaginer une répétition du scénario d'offensive amphibie sur les arrières, qui avait réussi à Inchon. Cependant, le succès de Mac Arthur, face à une armée appliquant obstinément les méthodes qui avaient réussi à Staline de 1943 à 1945, n'aurait sans doute pas été renouvelable devant une armée sino-coréenne conduite suivant les principes de Mao, et dont le

réservoir de forces innombrables au nord du Yalu était une menace avérée.

1.6. Un nouvel objectif politique

Les négociations de paix prirent une autre tournure avec le souhait des Nations Unies d'orienter les discussions autour d'un nouvel axe stratégique. En effet, consciente d'avoir rallié l'essentiel du soutien des nations « libres », l'Amérique entendait offrir aux prisonniers chinois et coréens du Nord un droit d'asile dans le Sud. Utilisant la fuite devant le communisme, qui amènerait la construction du mur de Berlin pour des raisons du même ordre, les USA se plaçaient au cœur de la guerre froide en champion de la liberté. Ce libre choix, laissé aux prisonniers de retourner chez eux ou de rester au Sud, une fois libérés, était en effet un vecteur de diabolisation du communisme, qui s'harmonisait parfaitement avec l'état d'esprit occidental. Cette orientation stratégique impliquait que l'action militaire s'harmonise dans la durée avec cette nouvelle exigence.

Une importante campagne de désinformation et d'intimidation fut orchestrée par les communistes chinois et russes, en coordination avec des opérations d'infiltration à des fins de subversion au sein même des camps de prisonniers. Une partie seulement des prisonniers (la moitié), rejoignit la Corée du Nord ou la Chine, pendant que les armées de l'ONU ajoutaient à la crédibilité de l'organisation internationale, en résistant farouchement aux provocations, et aux assauts communistes qui ponctuèrent les négociations. 140 000 hommes supplémentaires des Nations Unies moururent pour la défense du droit aux choix de retour des prisonniers, dans une impasse diplomatique de 18 mois.

2. OPERATIONS MARITIMES

2.1. La question de Taïwan

Dès le 27 juin 1950, le Président Truman donnait l'ordre d'engager des opérations navales et aériennes afin de soutenir la Corée du sud. Il donnait à la 7^{ème} Flotte la mission de se déployer dans le détroit entre Taïwan et la Chine communiste pour limiter l'élargissement possible du conflit. Les Soviétiques firent circuler des publications qui expliquaient que le déploiement de la 7^{ème} Flotte sur la façade orientale de la Chine continentale était une agression contre la Chine Populaire. Ce déploiement d'interposition fut d'ailleurs à l'origine des divergences entre Mac Arthur et Truman. Tchiang Kaï Shek, en effet, y voyait un moyen de déstabiliser la côte orientale de la Chine Populaire, et de reprendre pied sur le continent. Sa proposition de renforts au commandement des Nations Unies aurait, si elle avait été acceptée, précipité inmanquablement la Chine communiste dans le conflit. Ceci aurait donné à Tchiang Kaï Shek l'opportunité de reprendre une offensive avec le support des troupes de la coalition contre la Chine de Mao. Le président

Truman, conscient des évidentes projections des Chinois nationalistes, montra, dès le troisième jour, sa ferme intention de museler Taïwan, donnant ainsi à la Chine Populaire un gage de la volonté des Nations-Unies à restreindre le cadre de l'engagement à la seule Corée.

Les opérations maritimes autour de la péninsule coréenne ne donnèrent lieu qu'à un seul et précoce engagement naval. Quatre torpilleurs avaient quitté le port de Wonsan dans la soirée du 27 juin, avec mission de rejoindre et d'escorter un groupe de dix navires, chargés de vivres et de munitions destinées aux troupes de la côte est, juste en dessous du 38^{ème} parallèle. Le groupe escorté fut intercepté par deux croiseurs américains et une frégate britannique ; il fut détruit. Pour toute guerre autre que le conflit de Corée, cet engagement serait resté anecdotique. Ce fut pourtant là le plus grand combat naval de la guerre, la "marine" nordiste y ayant trouvé la fin de son existence. A partir de ce jour, la mer du Japon à l'Est, et la mer Jaune à l'Ouest, furent sous contrôle des flottes des Nations Unies. Malgré la crainte initiale, l'Union soviétique se refusa à livrer aux Nord Coréens le moindre sous-marin. Elle fut en revanche grand fournisseur de mines, qui compliquèrent les opérations amphibies des forces navales des Nations Unies.

2.2. Les deux actions maritimes majeures

La stratégie maritime fut orientée sur deux axes principaux : garantir l'étanchéité du blocus des ports du Nord, et offrir à l'aviation embarquée américaine un sanctuaire, aussi inviolable que la Mandchourie pour l'adversaire. La seule opposition, outre la menace des mines, fut symbolisée par les batteries côtières, qui répondaient aux bombardements de l'artillerie navale, employée en appui des troupes opérant près des côtes. Profitant de cette supériorité maritime sur les deux mers, le commandement des Nations-Unies put organiser et mener à bien deux opérations essentielles de la guerre de Corée. Le débarquement à Inchon, sur les arrières des troupes nord-coréennes, le 15 septembre 1950 marqua le début de la reconquête par le Sud. Sur le plan défensif, l'évacuation du Xème corps et de la 1^{ère} division de Marines encerclés à Hungnam fut également un succès.

2.3. Le débarquement d'Inchon

Le coup, qui a lui seul, allait modifier l'aspect de la guerre qui venait de s'engager, avait été conçu par Mac Arthur dès la première semaine de l'engagement. Quant il eut constaté le recul désordonné de ses troupes autour de Séoul, il décida de freiner à tout prix l'avance de l'ennemi, puis de la maintenir dans le sud, pendant qu'une opération amphibie le frapperait sur ses arrières et le détruirait. Se défendre en attaquant séduisait le tempérament du général américain qui avait mené d'une main de maître de nombreuses opérations amphibies pendant la deuxième guerre mondiale. Dès le début de juillet, il était arrivé à la conclusion qu'un

débarquement à Inchon, le port de mer de Séoul, était le coup le plus dur à porter à son ennemi, dont les lignes de ravitaillement s'étiraient exagérément, sur un espace où les supériorités maritimes et aériennes étaient acquises aux Nations Unies.

Le commandant des forces navales de l'opération, dénommées 7th Joint Task Force, serait le contre-amiral Arthur Struble, patron de la 7^{ème} Flotte. Cette opération ne reçut cependant pas l'appui initial du Pentagone, et en particulier du Général Bradley. De nombreuses objections étaient résumées dans cette expression : « *Nous avons établi une liste de toutes les difficultés naturelles et géographiques possibles, et nous les avons toutes retrouvées à Inchon* »⁴. Un certain nombre d'officiers d'état-major estimait que, si l'opération d'Inchon était un succès, il faudrait refaire toute la théorie des opérations amphibies.

Au premier rang des choses « à ne pas faire » venait le débarquement dans un port à fortes marées. Or, les marées d'Inchon sont parmi les plus fortes du monde, avec une moyenne de huit mètres, et des écarts jusqu'à onze mètres. De plus ces marées étant très rapides, un bateau risque de se trouver enlisé en dix minutes. Ce débarquement audacieux nécessitait des conditions de marées qui ne se reproduisent de jour que deux ou trois fois par mois. Le résultat fut que « *pour la première fois dans l'histoire militaire, la date d'un débarquement fut dicté par la lune* »⁵. Mac Arthur avait en fait le choix entre trois dates, le 15 septembre, le 11 octobre ou le 3 novembre pour son jour "J". Il choisit la première de ces dates.

Inchon présentait d'autres inconvénients. Ainsi, le commandement américain ignorait quels dragages avaient ouvert des chenaux dans le port. De même, la surface des quais et des bassins était insuffisante pour constituer une vraie base de départ, permettant d'assurer le ravitaillement d'une armée en campagne. Il fallait prévoir une amélioration des infrastructures existantes pour que les déchargements puissent se faire à une cadence acceptable. Les Marines estimaient leur besoin en matériel à 3000 tonnes, ce qui impliquait que le déchargement immobiliserait les péniches dans les eaux boueuses, et en ferait de grandes cibles immobiles. Le délai, accordé par la marée entre l'accostage et la tombée de la nuit, ne laissait aux Marines qu'à peine plus d'une heure, pour pénétrer dans la ville, et y organiser une défense face à l'inévitable contre-attaque.

L'obstacle naturel le plus sérieux était une île rocheuse fortifiée qui culminait sur toute la région, et qu'il faudrait détruire préalablement au détriment de l'effet de surprise. L'opération ne pouvait partir que du Japon où grouillaient les espions communistes. Le seul secret qui put être gardé assez longtemps fut le nom d'Inchon. Deux raids aériens furent

⁴ Lt Cdr CAPPO, artillerie de soutien de l'opération amphibie.

⁵ Cdt Walter KARING, historien de l'US NAVY

programmés, et coordonnés avec le bombardement par le cuirassé Missouri du port de Samchok, situé juste en face d'Inchon, sur le côté est, afin de créer une diversion crédible. L'état des troupes coréennes en défense du port n'étaient que très vaguement connu, et les secteurs minés restaient ignorés. Stratégiquement, la réserve la plus grande quant au choix d'Inchon venait du fait qu'il était absolument impossible de contrôler les troupes massées en Mandchourie et au nord du Yalu. Les Chinois ne pouvaient ignorer qu'un débarquement réussi à Inchon entraînerait la destruction presque totale des divisions nord-coréennes du périmètre de Pusan. Le risque d'un engagement de la Chine contre la flotte de débarquement coincée dans un port étroit n'était pas nul, et c'était là sans doute la plus grave des oppositions contre l'opération d'Inchon.

Mac Arthur soutenait son plan par deux arguments majeurs. Le premier mettait en évidence que le port d'Inchon donnait les clés de Séoul, et qu'en outre c'était le point de jonction de toutes les lignes de ravitaillement de l'armée nord-coréenne. Le second argument était que le commandement ennemi tiendrait le même raisonnement que ses détracteurs, et ne l'imaginerait pas assez téméraire pour une telle entreprise. Le 15 septembre, les troupes des Nations Unies débarquaient à Inchon ; le 27 septembre, l'armée du Nord battait en retraite et quittait en désordre le périmètre de Pusan, poursuivie par la 8^{ème} Armée.

3. STRATEGIE AERIENNE

La guerre de Corée a joué un rôle déterminant dans cette réelle mutation de l'aviation de combat de 1950. Elle eut pour conséquence la transformation accélérée d'unités de chasse sur avions à réaction. Elle a donné l'occasion de préciser les nouvelles règles d'emploi tactique des appareils, qui dépassèrent rapidement le seul domaine de l'aviation américaine. Au déclenchement de la guerre de Corée, la participation de chasseurs à réaction américains était encore modeste, quelques unités de F80 Starshooters rivalisaient avec les P51 Mustangs de génération plus ancienne, mais qui avaient gagné leurs lettres de noblesse au feu. L'aviation embarquée alignait des F9F Panthers et autres AD4 Skyraiders, ainsi que des F4 Corsairs sur les porte-avions de l'US Navy. La menace de juin à novembre 1950, se limitait à quelques Yak à pistons, dont l'impact fut extrêmement limité.

3.1. Les chasseurs à réaction au combat

Seul l'engagement des premiers MiG 15 chinois changea la physionomie de la guerre aérienne. Elle allait conduire à une vaste lutte pour la supériorité aérienne, dans un cadre d'engagement où les règles de sanctuarisation pèseraient lourd dans les choix tactiques. La stratégie de limitation du conflit au seul espace coréen donnait donc aux appareils chinois des secteurs de fuite inviolables, des terrains toujours intacts, et une autonomie supérieure dans la zone de combat du Yalu, la célèbre

« *Mig Alley* ». Ce sanctuaire chinois équivalait, il convient de le rappeler, pour l'aviation tactique embarquée, à celui offert par les porte-avions, dont la sûreté était assurée à la fois par la suprématie maritime, et par l'absence de menace aérienne à la mer. Le premier combat entre chasseurs à réaction eut lieu le 8 novembre 1950 entre une patrouille de quatre MiG 15, et une autre de quatre F80. Un MiG fut abattu. Un mois plus tard, la première escadre de F86 SABRE était déployée en Corée. La lutte pour la supériorité aérienne tourna alors à l'avantage de l'aviation alliée.

Les combats qui se sont ainsi déroulés entre MiG 15 et F86 ont entraîné un bouleversement complet des tactiques héritées de la seconde guerre mondiale. On abandonnait en effet les dispositifs lourds de chasseurs pour des formations plus fluides de deux à quatre, parfaitement symétriques, et volant à une vitesse proche de leur vitesse maximale. Compte tenu des accélérations plus faibles des « jets » comparées à celles obtenues par un avion à hélice, il s'agissait d'engager le combat avec le maximum d'énergie emmagasinée. Les premiers engagements cependant se révélèrent décevants. En effet, la vitesse des chasseurs leur imposait des rayons de virage très importants, et l'armement limité aux mitrailleuses et canons de petit calibre, sans conduite de tir adéquate, les frustrait de victoires qu'on aurait pu imaginer plus nombreuses. Après deux mois d'actions de chasse, en 236 sorties, les forces aériennes alliées avaient réalisé 76 engagements contre des MiG chinois, et en avaient abattu 8 en ne perdant qu'un seul appareil.

De janvier à avril 1951, les Chinois limitèrent leur engagement aérien, afin de développer de nouvelles tactiques adaptées aux capacités des MiG 15. Ils abandonnèrent leurs trop lourdes patrouilles en essaim, dont la supériorité numérique courante de 5 contre 1 ne donnait aucun résultat positif. Ils s'essayèrent alors aux formations de « *trains* » de 30 à 60 chasseurs, en colonnes espacées verticalement. Les forces américaines imposèrent leur supériorité par la qualité manœuvrière des F86, et par leur emploi en formations plus légères de « *jet stream fighter sweep* ». A la fin de la guerre, les chasseurs des Nations Unies avaient abattu 1042 appareils communistes dont 800 MiG 15. Seulement 78 F86 américains furent perdus dont 58 en combat aérien.

3.2. Le bombardement et l'appui

L'essentiel des opérations de bombardement et d'appui fut confié à l'aviation embarquée et aux B29 de l'USAF. L'appui des troupes, de jour, fut essentiel lors de l'opération initiale de freinage de l'offensive nord coréenne. C'est l'appui direct et le survol permanent des lignes par l'aviation des Nations Unies qui contraignit les communistes à abandonner les mouvements de jour. Au début d'août 1950, Mac Arthur avait demandé l'établissement d'un barrage à travers la péninsule, au nord de Séoul, de manière à arrêter tout mouvement de convois vers le sud. Les chars et les

camions coréens furent rapidement camouflés en engins de travaux agricoles, ou en remorques tractées par des bovins. L'aviation embarquée, épaulée par les F80 et les P51 de l'USAF s'en prit donc à « tout ce qui bougeait ». Seul le portage à dos d'homme, de nuit et sur le réseau secondaire permit alors de faire passer de village en village matériels, munitions et vivres. Aucune aviation n'avait alors aussi bien réussi l'«encagement » du champ de bataille. On doit lui attribuer le rôle essentiel dans l'arrêt progressif de l'avance nordiste de 1950, dans l'essoufflement des offensives sur le front du réduit de PUSAN, et finalement dans la faiblesse de la réaction face à l'offensive alliée du 15 septembre.

L'engagement chinois fut caractérisé par la réduction à la seule infanterie des troupes des Volontaires du Peuple. L'appui aérien devint alors assez inefficace jusqu'à la contre-offensive de janvier 1951, où l'emploi des B29, utilisant des bombes de 500 livres à fusée de proximité, infligea de lourdes pertes aux Sino-coréens. Les attaques des terrains nord-coréens furent initialement confiées aux B29 du Strategic Air Command basés au Japon. Des raids d'interdiction leur furent confiés pour freiner l'avance de l'été 1950, puis ils se concentrèrent sur la destruction des installations industrielles et pétrolières du Nord. Hors de l'intervention massive des Chinois, les ponts et les lignes principales de ravitaillement firent l'objet d'attaques intensives, de jour par l'aviation embarquée, et de nuit par les B29. Un million de tonnes de bombes fut ainsi déversé sur la Corée. Les B29 y utilisèrent le nouveau système SHORAN (Short Range....) de navigation radar pour attaquer leurs cibles de nuit depuis la moyenne altitude. A la fin du mois d'avril 1952, on estimait que 90 % des complexes énergétiques étaient détruits, et une nouvelle directive de *targeting* sur les terrains d'aviation au nord du 38^{ème} parallèle put être donnée. Ainsi, les terrains du nord restèrent en partie inutilisables par les MiG chinois au prix, il faut le souligner, du renouvellement quotidien des bombardements sur ces objectifs.

VICTOIRE OU DEFAITE DE LA COALITION ?

Un des résultats de la guerre de Corée qui ne fut sans doute pas souhaité par Staline est que la Corée du Nord est toujours aujourd'hui un satellite chinois et non soviétique. Ce virage est apparu dans la rupture officielle des relations sino-soviétiques qui s'est produite au cours du 22^{ème} Congrès des Partis Communistes de Moscou en octobre 61. Sur l'approche critique des questions albanaises, la Chine, le Nord Vietnam et la Corée du nord firent alors bloc face aux communistes soviétiques. Kim Il Sung, un des élèves chéris de l'URSS, était passé dans le camp de la Chine rouge. Ainsi, trois grandes puissances s'opposent toujours sur la péninsule coréenne. La puissance qui a supplanté le Japon, les USA, est fermement implantée en Corée du sud, au travers d'accords de défense importants, et la Russie garde toujours aujourd'hui par la Sibérie des frontières communes avec la Corée et la Chine. Le statu quo qui les y oppose montre en tout cas que les alliances politiques des puissants ont le don de survivre aux croyances et aux croisades.

Le conflit coréen montra que la force mise en œuvre par la coalition de l'ONU avait permis de contrer l'agression armée, et de contenir l'expansion programmée du communisme. La Corée a aussi sauvé l'ONU du sort de la Société des nations, en encourageant les petites nations à résister à la puissance alors tant redoutée du communisme. Malgré une opposition de stratégies très marquée, et d'approches culturelles très différentes, qui auraient pu mener à un engagement moins maîtrisé, la guerre de Corée a ranimé dans l'esprit des Nations-Unies le concept de guerre limitée que les deux conflits mondiaux avaient effacé des mémoires. La conscience de sécurité collective y devint une réalité. Seize nations intervinrent pour aider la République de Corée du Sud, et fournirent une armée unique sous un commandement unique. Ceci démontra que la seule alternative à l'unicité nationale de commandement est un niveau d'intégration et d'interopérabilité très élevé. Un autre résultat, qui nous est aujourd'hui familier, fut la réaffirmation, pendant la controverse Truman – Mac Arthur, du principe de la soumission des chefs militaires au pouvoir politique. Cette guerre a mis en évidence l'impérieuse nécessité d'inclure l'ensemble des opérations militaires dans une stratégie globale, qui découle des buts politiques recherchés, même si elle sacrifie souvent de probables succès militaires immédiats.

Bien que la Corée ne fut ni ce merveilleux triomphe, ni cette effroyable défaite, elle fut une victoire pour les Nations Unies et la communauté démocratique internationale, parce qu'elle n'avait choisi, comme l'a déclaré le secrétaire d'état Dean Acheson que « *des moyens en accord avec (leur) sens moral le plus profond* ».